



HAL
open science

Exil et intellectuels transnationaux

Gisèle Sapiro

► **To cite this version:**

Gisèle Sapiro. Exil et intellectuels transnationaux. Cahiers d'études Germaniques, 2023, 84, pp.55-69.
halshs-04038460

HAL Id: halshs-04038460

<https://shs.hal.science/halshs-04038460>

Submitted on 17 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Exil et intellectuels transnationaux

Gisèle Sapiro

CNRS/ EHESS – CESSP (Paris)

L'histoire des intellectuelles et des mondes artistiques est longtemps restée tributaire du cadre national¹. La critique de ce « nationalisme méthodologique² » a conduit, depuis les années 1990, à remettre en cause non pas la pertinence de ce cadre, mais les limites qu'il a imposées à notre compréhension des phénomènes culturels. Ce cadre national se révélait d'ailleurs insuffisant dès qu'on appréhendait les avant-gardes littéraires et artistiques, qui sont d'emblée internationales. Mais au-delà des phénomènes de diffusion des modèles et des mouvements, il est apparu clairement que même l'histoire nationale devait être réintégrée dans une approche transnationale prenant en compte les circulations des personnes et des productions culturelles, les échanges et rapports de force internationaux³. Si les notions d'« histoire connectée » ou d'« histoire croisée » ont été proposées pour dépasser ce nationalisme méthodologique⁴, elles ne prennent pas suffisamment en compte les rapports de force inégaux et l'asymétrie des échanges entre les cultures⁵. Le comparatisme tel qu'envisagé ici s'inscrit dans la tradition sociologique durkheimienne et weberienne, qui conçoit la comparaison à tous les niveaux et dans tous les domaines comme l'instrument de prédilection des sciences sociales, tout en retenant les leçons de l'histoire croisée et connectée, mais aussi celles des approches marxistes et subalternes pointant l'asymétrie des échanges et des circulations⁶. Comme le soulignait Pierre Bourdieu⁷, seule une comparaison « de système à système » est en mesure de faire apparaître les équivalents structuraux, ce que rend possible une démarche recourant aux concepts d'espace social et de champ, conçus comme des espaces relationnels structurés par la distribution inégale des capitaux.

Le *transnational* caractérise un espace fonctionnant par-delà les frontières nationales, sans être organisé par une instance internationale ou régionale. Ce concept de transnational est utile pour désigner des réseaux informels comme ceux que constituent les mouvements d'avant-garde (par exemple les surréalistes ou les situationnistes). Si les États-nations ont contribué à la formation et à l'autonomisation de champs littéraires et intellectuels dans la langue décréetée nationale, la langue a pu aussi favoriser leur transnationalisation, notamment lorsqu'elle est

¹ Une première version de cette communication a été présentée sous le titre « Émigration intellectuelle, exil et créativité » au colloque « Memories and Politics of Exile » (Newschool/ Parsons/ EHESS), Centre George C. Marshall/ MAHJ, 6-7 octobre 2016, puis reprise lors du colloque de Berlin de juin 2017 sur « Endangered scholars » et est sous presse en anglais dans Leyla Dakhli, Pascale Laborier, Franck Wolff (dir.), *Scholars at Risk. Rescue Politics and Institutional Opportunities in Comparative and Long Term Perspective*, Wiesbaden, Springer, sous presse.

² Andreas Wimmer, Nina Glick Schiller, « Methodological Nationalism, the Social Sciences and the Study of Migration: an Essay in Historical Epistemology », *International Migration Review* vol. 37/ 3, 2003, p. 576-610.

³ Gisèle Sapiro, « Le champ est-il national ? La théorie de la différenciation sociale au prisme de l'histoire globale », *Actes de la recherche en sciences sociales* 200, 2013, p. 70-85.

⁴ Michael Werner, Bénédicte Zimmermann, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* vol. 58/ 1, 2003, p. 7-36.

⁵ Alessandro Stanziani, *Les Entrelacements du monde. Histoire globale, pensée globale*, Paris, CNRS Editions, 2019, p. 21-22 ; Sanjay Subrahmanyam, *Explorations in Connected History. From the Tagus to the Ganges*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

⁶ Immanuel Wallerstein, *World-Systems Analysis: An Introduction*, Duke University Press, Durham (NC), 2004 ; Dipesh Chakrabarty, *Provincializing Europe: Postcolonial Thought and Historical Difference* (new edition), Princeton, Princeton UP, 2008.

⁷ Pierre Bourdieu, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, 1994, p. 17-18.

soutenue par l'émergence d'un marché de biens symboliques (livres, revues, films, chansons) circulant dans une aire linguistique donnée, comme dans le cas des aires francophone, anglophone, germanophone, hispanophone, lusophone ou arabophone. Or ces aires linguistiques ont parfois précédé la formation des identités nationales : tel fut par exemple le cas des aires germanophone et arabophone. Dans les autres, la transnationalisation des champs nationaux s'est en partie opérée par le biais de la colonisation (de la conquête de l'Amérique au colonialisme moderne, par le biais de l'enseignement de la langue du pays colonisateur). Par ailleurs, certains champs intellectuels transnationaux se sont formés antérieurement aux champs nationaux sur une base identitaire et culturelle, comme la négritude. Enfin, les migrations, volontaires ou forcées, de chercheurs, mais aussi les fondations philanthropiques ont été des facteurs de formation de tels réseaux, voire de champs transnationaux dans les sciences sociales, par exemple⁸. Comme l'écrit Edward Saïd dans ses réflexions sur l'exil : « La culture moderne occidentale est en grande partie l'œuvre d'exilés, d'émigrés, de réfugiés⁹. »

S'il partage avec les autres types de migrations nombre de traits, l'exil est une situation de migration forcée qui se démarque sous ce rapport des migrations préparées et portées par un projet intellectuel, des raisons économiques ou un projet de vie¹⁰. Dans le monde intellectuel, il existe toute une mythologie de la créativité sous contraintes, parfois conçue comme un affranchissement des cadres sociaux ordinaires, une forme de libération qui conforte la représentation du « créateur incréé » selon l'expression de Pierre Bourdieu¹¹. Edward Saïd évoque cette mythologie dans ses fameuses « réflexions sur l'exil », tout en rappelant son versant sombre, celui de la dépossession, de l'isolement, de la perte de repères et d'identité, que décrivait Hannah Arendt dans son article de 1943.

Les nombreux travaux qui ont été conduits sur des penseuses, des écrivaines et des artistes en situation d'exil se réclament fréquemment du paradigme des circulations qui sous-tend l'histoire connectée. Souvent focalisés sur des cas individuels ou des groupes issus d'un même pays vers une même destination, ils n'inscrivent pas toujours ces migrations dans le cadre des rapports de force internationaux entre les cultures. Ils n'interrogent pas non plus les spécificités professionnelles, ni les autres variables sociales telles que l'âge, le genre, la « race », les origines sociales et les types de capitaux détenus (linguistique, culturel, économique, social).

À partir de cette littérature (sans prétendre à l'exhaustivité) et d'enquêtes en cours, on se propose ici de réfléchir aux inégalités entre intellectuel et artistes dans le cas de migrations forcées. J'examinerai une série de paramètres : notamment les relations entre culture d'origine et culture d'accueil, la question des modes d'expression (la langue en particulier), les réseaux transnationaux préexistants, la structuration des champs de production culturelle dans le pays d'origine et le pays d'accueil. Ces facteurs structuraux doivent être articulés avec les dispositions des migrantes et leur capacité à reconvertir leurs différentes espèces de capitaux dans une configuration sociale nouvelle, certaines ressources pouvant devenir des handicaps et

⁸ Johan Heilbron, Laurent Jeanpierre, Nicolas Guilhot, « Vers une histoire transnationale des sciences sociales », *Sociétés contemporaines*, vol. 73, 1, 2009, p. 121-145 ; Nancy Fraser, Kate Nash (dir.), *Transnationalizing the Public Sphere*, Cambridge, Polity Press, 2014.

⁹ Edward Saïd, « Réflexion sur l'exil », in *Réflexions sur l'exil et autres essais*, Paris, Actes sud, 2008, p. 241.

¹⁰ Renato Camurri, « The Exile Experience Reconsidered: a Comparative Perspective in European Cultural Migration during the Interwar Period », *Transatlantica* [En ligne] 1, 2014, [<http://journals.openedition.org/transatlantica/6920>], dernière consultation le 31 octobre 2021 ; Elsie Cohen, *Le Travail intellectuel et créateur dans les conditions de l'exil. Enquête sur les trajectoires et expériences d'intellectuel-e-s, étudiant-e-s et artistes en exil, aujourd'hui à Paris*, mémoire de master, sous la dir. de G. Sapiro, Paris, EHESS, 2019 ; Elsie Cohen, Anna Schult, « Intellectual migration », in Stefanos Geroulanos, Gisèle Sapiro (dir.), *The Routledge Handbook of Intellectual History and the Sociology of Ideas*, London/ NY, Routledge, à paraître.

¹¹ Pierre Bourdieu, « Mais qui a créé les créateurs ? », *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1984, p. 207-221.

vice-versa. Des facteurs sociaux, comme l'âge, le genre, le capital culturel (plus ou moins international), le capital social ont également un impact sur les chances de persévérer dans la création en exil et surtout sur les chances d'y accéder à une certaine reconnaissance.

Les intellectuelles exilées, qui le sont généralement en raison de leur activité intellectuelle, continuent le plus souvent à être investies dans leur champ d'origine à distance, au moins jusqu'à un certain point, c'est-à-dire tant qu'elles et ils ne sont pas intégrées au champ d'accueil au point de renoncer à cet investissement originel. Leur action à distance entraîne la formation de champs intellectuels transnationaux¹².

Je m'interrogerai d'abord sur la position des intellectuelles exilées dans leur champ d'accueil avant de revenir sur leur rôle dans la formation de réseaux et de champs intellectuels transnationaux.

Position des intellectuelles exilées dans le champ d'accueil

Si l'on compare l'accueil réservé aux intellectuelles, écrivaines et artistes français aux États-Unis dans les années 1930-1940 et celui fait à leurs homologues syriens aujourd'hui, force est de constater qu'il dépend en bonne partie du capital symbolique dont bénéficie la culture d'origine sur la scène internationale, avant même d'envisager ce capital au niveau individuel. Certes la réputation attachée à la personne peut, dans certains cas, compenser ce rapport de force inégal, – que l'on pense à l'intellectuel palestinien Edward Saïd ou à son compatriote, le poète Mahmoud Darwich. Mais les représentations des immigrées sont fortement liées, d'une part, au capital symbolique associé à leur culture d'origine et, d'autre part, à leur classe sociale. Ainsi, l'immigration italienne en France au tournant du XX^e siècle était fortement stigmatisée, du fait de la prépondérance des classes populaires parmi les migrantes : pendant l'Affaire Dreyfus, Zola fut violemment attaqué en tant que fils d'immigré italien.

Qui plus est, les classes dominantes ont un net avantage sur les classes dominées car elles ont les moyens de s'assurer de meilleures conditions d'exil, grâce aux différentes espèces de capitaux en leur possession, économique, culturel et social : on peut mentionner, à titre d'exemples, les liens que Roger Caillois tisse avec les milieux intellectuels argentins dans les années 1940 par l'entremise de l'écrivaine argentine Victoria Ocampo, qui aide aussi à faire venir des artistes comme Gisèle Freund ; ou encore la relation de Saint-John Perse avec Archibald McLeish, l'administrateur de la Library of Congress, qui lui fabrique sur mesure un poste de conseiller littéraire alors qu'il vient d'être radié de la Légion d'honneur et privé de ses droits civiques dans son pays, la France, par le régime de Vichy. Comme l'illustrent ces cas, l'accueil est de manière générale plus favorable pour les classes dominantes.

Mise en place par la Fondation Rockefeller dès l'avènement de Hitler au pouvoir, l'entreprise de sauvetage des professeurs « non-aryens » exilés d'Allemagne et d'aide à leur immigration, élargie par la suite à d'autres nationalités, reposait ainsi clairement sur la croyance que « cela aura[it] de profondes conséquences sur l'enrichissement de la vie intellectuelle américaine »¹³. Cette fondation œuvrait en lien avec la New School for Social Research, laquelle avait accueilli depuis 1933 une soixantaine de scientifiques allemands, italiens et autrichiens. La Fondation effectuait une sélection très stricte, prenant en compte la réputation, mais aussi l'âge – inversant la hiérarchie habituelle des âges en privilégiant des personnes jeunes – et le genre (on préfère les hommes), la maîtrise de l'anglais, ainsi que les relations préétablies localement (les anciens boursiers de la Fondation ont la priorité), tous ces critères constituant des atouts en vue d'une insertion dans le tissu intellectuel local, notamment dans le

¹² Gisèle Sapiro, Tristan Leperlier, Mohamed Amine Brahimi, « Qu'est-ce qu'un champ intellectuel transnational ? », *Actes de la recherche en sciences sociales* 224, 2018, p. 4-11.

¹³ Cité par Emmanuelle Loyer, *Paris à New York, Intellectuels et artistes français en exil, 1940-1947*, Paris, Grasset, 2004, p. 42.

monde académique¹⁴. Les prises de position politiques pesaient également : les communistes étaient exclues. De 1933 à 1945, la Fondation octroya des bourses à 303 universitaires, dont 191 Allemands et 36 Français¹⁵. L'étude prosopographique menée par Christian Fleck sur les chercheurs en sciences sociales émigrés des pays germanophones (Allemagne et Autriche) indique que ceux-ci appartenaient majoritairement aux cohortes des plus jeunes générations¹⁶.

En dépit de cette sélection, l'insertion n'était pas du tout assurée. Outre que les universitaires et artistes locaux pouvaient y voir une concurrence, comme il arriva aux États-Unis, l'immigration dans les conditions de l'exil implique toujours un relatif déclassement social, sauf à faire un beau mariage comme Max Ernst qui épousa Peggy Guggenheim en 1941. Ce déclassement est lié à la perte d'une situation pour ceux qui en avaient une, et à la dévaluation des capitaux détenus sur un marché où ils n'ont pas automatiquement cours comme la maîtrise de la langue du pays d'origine, les titres scolaires (les équivalences n'étant pas automatiques mais dépendant des accords internationaux), l'insertion dans des réseaux (capital social) etc.

Cette dévaluation liée à l'organisation nationale des marchés du travail, y compris académique, et des marchés artistiques renforce l'importance du prestige associé à la culture d'origine dans la culture d'accueil, même si le cloisonnement des systèmes d'enseignement supérieur nationaux est contrebalancé par leur isomorphisme, dû au fait que ces systèmes se sont construits en bonne partie à travers la circulation du modèle académique de la Humboldt Universität, qui combine enseignement et recherche, dans un contexte favorable à l'internationalisation sous l'égide de l'Institut international de coopération intellectuelle de la Société des nations¹⁷. L'action transnationale des Fondations philanthropiques facilite, en outre, la circulation des modèles et des personnes ainsi que les échanges¹⁸ : par exemple, la bourse de la Fondation Rockefeller qu'avait obtenue Oskar Morgenstern dans les années 1920 lui avait permis de nouer des contacts avec les économistes américains, et ces contacts lui valurent d'être invité pour un séjour à Princeton en 1938, au terme duquel il décida de ne pas rentrer à Vienne¹⁹. Par ailleurs, certains courants novateurs dont l'orientation était d'emblée cosmopolite ont permis la constitution de réseaux facilitant l'émigration et l'insertion, comme le montre l'exemple de l'École autrichienne d'économie ou celui du positivisme logique : Rudolf Carnap avait rencontré W. O. Quine à Prague en 1933 ; lorsqu'il émigre aux États-Unis, il trouve un poste à l'Université de Chicago, puis passera deux ans à Harvard, de 1939 à 1941, grâce notamment à l'aide de Quine.

Néanmoins, la hiérarchie des ressources propre à la culture d'origine est susceptible de s'inverser en exil. On l'a vu pour l'âge. Comparant les trajectoires de Claude Lévi-Strauss et de Georges Gurwitsch en exil, Laurent Jeanpierre constate lui aussi le poids relatif inversé de cette variable : alors que le second, âgé de 46 ans, exilé pour la deuxième fois, poursuit au cours de son séjour son œuvre et s'efforce de la disséminer, le premier, à 32 ans, s'ouvre à la fois à la linguistique structurale, grâce à sa rencontre avec Jakobson à l'École libre des hautes études, et à l'anthropologie anglo-américaine, ce qui fait de lui un cas exemplaire d'innovation en

¹⁴ *Ibid.*, p. 48-49.

¹⁵ *Ibid.*, p. 61.

¹⁶ Christian Fleck, *A Transatlantic History of the Social Sciences. Robber Barons, the Third Reich and the Invention of Empirical Social Research*, London, Bloomsbury Academic, 2015, p. 127.

¹⁷ Sur l'IIIC, voir Jean-Jacques Renoliet, *La Société des Nations et la coopération intellectuelle (1919-1946)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1999. Sur son impact, voir Gisèle Sapiro, « L'internationalisation des champs intellectuels dans l'entre-deux-guerres : facteurs professionnels et politiques », *L'Espace intellectuel en Europe – De la formation des États-Nations à la mondialisation (XIXe-XXIe siècle)*, Paris, La Découverte, 2009.

¹⁸ Heilbron, Jeanpierre, Guilhot, « Vers une histoire transnationale des sciences sociales ».

¹⁹ Fleck, *A Transatlantic History of the Social Sciences*, p. 126.

situation d'exil²⁰. On voit, en outre, que la persévérance ne suffit pas à pérenniser la position acquise dans le champ d'origine. Paradoxalement, bien que plus établi au départ, Gurvitch va se trouver dépassé par Lévi-Strauss dix ans après leur retour en France. L'âge n'intervient toutefois pas comme un facteur isolé, mais se combine avec d'autres facteurs tels que les dispositions.

Concernant le genre, si elles étaient discriminées dans le cadre des dispositifs d'accueil évoqués, les femmes étaient néanmoins susceptibles de trouver en exil des conditions plus favorables à leur accession aux métiers intellectuels, voire aux études (qui, comme l'ont montré Nancy Green et Victor Karady, était un très important facteur de migration des femmes d'Europe de l'Est vers la France dans la première moitié du siècle²¹). Des écrivaines telles qu'Elsa Triolet et Irène Némirovsky se sont pleinement intégrées au champ littéraire français. Le cas de Hannah Arendt est également un exemple de réussite. S'il faut se garder de le considérer comme représentatif, on peut se demander – selon une réflexion contrefactuelle expérimentale – si elle aurait fait la même carrière en Allemagne à supposer que Hitler n'aurait pas pris le pouvoir en 1933 : cela semble peu probable, ne serait-ce qu'au vu de la position minoritaire et subalterne des femmes dans le monde universitaire allemand jusque dans les années 1990.

Parmi les exemples de possible inversion des hiérarchies culturelles ou sociales propres aux pays d'origine, il y a aussi le mode d'expression ou le *medium* : alors que l'écrivain a un statut supérieur au peintre dans la culture française qui valorise fortement les ressources langagières, l'art visuel a plus de chances de s'insérer dans une culture étrangère que la littérature, n'ayant pas besoin de médiation linguistique. C'est ce qui arriva dans le cas du surréalisme ainsi que le montre Emmanuelle Loyer : les peintres conquièrent sans difficultés New York, grâce à l'investissement de galeristes comme Julian Lévy et Pierre Matisse, puis de Peggy Guggenheim, quand la poésie surréaliste demeura marginale, voire inexistante pour les Américains, malgré les généreux soutiens dont bénéficia la revue surréaliste *VVV* de la part de Peggy Guggenheim et des Reis. Saint-John Perse l'a magnifiquement exprimé dans son poème « Exil » écrit en 1940, la langue privée de son usage utilitaire, « sans office », une langue poétique désintéressée :

Et de toute chose ailée dont vous n'avez usage, me composant un pur langage sans office,
Voici que j'ai dessein encore d'un grand poème délébile...

Et encore :

Hôte précaire à la lisière de nos villes, tu ne franchiras point le seuil des Lloyds, où ta parole n'a point cours et ton or est sans titre...

'J'habiterai mon nom', fut ta réponse aux questionnaires du port²²

De même, les sciences humaines jouissaient à cette époque d'un prestige supérieur aux sciences de la nature, mais les conditions d'insertion des chercheurs à l'étranger étaient – et sont encore de nos jours – plus faciles pour celles et ceux qui pratiquent ces dernières, les premières étant plus dépendantes de la langue et des traditions intellectuelles nationales.

Pour Saint-John Perse, la langue est la « patrie de l'exilé », comme il l'écrit à Archibald MacLeish en 1941 :

²⁰ Laurent Jeanpierre, « Une opposition structurante pour l'anthropologie structurale : Lévi-Strauss contre Gurvitch, la guerre de deux exilés français aux États-Unis », *Revue d'histoire des sciences humaines* vol. 11/ 2, 2004, p. 13-44. Voir aussi Emmanuelle Loyer, *Claude Lévi-Strauss*, Paris, Flammarion, 2015.

²¹ Nancy Green, « L'émigration comme émancipation : Les femmes juives d'Europe de l'Est à Paris, 1881-1914 », *Pluriel* vol. 27, 1981, p. 51-59 ; Victor Karady, « La migration internationale d'étudiants en Europe, 1890-1940 », *Actes de la recherche en sciences sociales* 145-5, 2002, p. 47-60.

²² Saint-John Perse, « Exil », in *Exil*, Paris, Gallimard, 1945, rééd. corrigée 1946.

Même si je n'étais pas un animal essentiellement français, une argile essentiellement [française], la langue française serait pour moi la seule patrie imaginable, l'asile et l'antre par excellence, l'armure et l'arme par excellence, le seul « lieu géométrique » où je puisse me tenir en ce monde pour y rien comprendre, y rien vouloir ou renoncer²³.

L'âge et la langue sont susceptibles de se muer en handicaps cumulés, comme en prend conscience l'écrivain hongrois Sándor Márai, né en 1900, lorsqu'il envisage de quitter sa Hongrie natale. En 1945, trois ans avant son départ, il écrit ainsi dans son journal que l'exil est la pire des options qui s'offrent à lui, précisément à cause de la langue qu'il conçoit également comme sa patrie : « À mon âge, il n'est plus si facile de changer de patrie ; pour un écrivain qui ne peut respirer autrement que dans l'atmosphère de sa langue maternelle, c'est presque impossible. Et pourtant il faut partir dès que possible²⁴. » Il mourra aux États-Unis en 1989, isolé et oublié, n'ayant jamais été en mesure d'y reconvertir le capital symbolique acquis en Hongrie. Tel fut le destin, en exil, d'un écrivain majeur, largement reconnu dans son pays, mais écrivant dans un idiome périphérique du système mondial des langues²⁵.

Associée au capital symbolique des cultures nationales, cette hiérarchie symbolique des langues joue donc un rôle non négligeable comme facteur favorisant ou entravant l'insertion des exilés. Forte de son prestige passé, la langue française est encore, dans les années 1940, la langue des élites cultivées aux États-Unis comme en Amérique latine, ce qui explique à la fois la visibilité des publications en français qui se développent sur place, et la capacité des écrivains reconnus à se faire traduire en anglais. Ceci nous conduit à la formation des réseaux et des champs transnationaux.

La formation de réseaux transnationaux

Le concept de champ élaboré par Pierre Bourdieu repose sur l'idée d'enjeux partagés, d'une concurrence spécifique et d'instances de consécration communes²⁶. Les intellectuelles exilées qui sont déjà consacrées sont en mesure d'opérer un transfert de capital symbolique vers des instances de diffusion telles que maisons d'édition et revues en exil. Grâce à ces instances, l'activité de ces intellectuelles continue à être visible depuis leur exil aux agents restés dans leur pays, et donc à avoir un impact sur le champ d'origine. On a ainsi recensé 240 ouvrages en français parus aux États-Unis en 1941 et 1944, 182 au Brésil et 66 en Argentine (aux éditions de la Maison française à New York ou à celles lancées par Caillois en lien avec sa revue)²⁷, à quoi s'ajoutent les revues, comme *Les Lettres françaises* que Caillois lance à Buenos Aires ou la revue surréaliste *VVV* déjà mentionnée, sans parler des entreprises portées par les réseaux gaullistes.

Réseaux politiques et réseaux intellectuels s'imbriquent pour former un vaste réseau transnational francophone d'opposition au régime de Vichy qui aura une réception dans la France occupée. Caillois publie à Buenos Aires des écrivaines exilées aux États-Unis ou au Brésil (Bernanos). Plus, il met en place grâce à la médiation de René Etiemble, qui enseigne alors à Chicago, un système d'échange pour diffusion locale entre *Les Lettres françaises* et *La Nouvelle Relève* de Montréal, même si ce système demeure artisanal et donc circonscrit à un

²³ Archibald Macleish, note liminaire, in Saint-John Perse. *Quatre poèmes (1941-1944)*, Buenos Aires, Lettres françaises/ Sur « La porte étroite », 1944.

²⁴ Sándor Márai, *Journal*, t. 1, 1943-1948. *Les années hongroises*, trad. fr., Paris, Albin Michel, 2019, p. 186.

²⁵ Abram de Swaan, *Words of the World: The Global Language System*, Cambridge, Polity Press, 2001.

²⁶ Pierre Bourdieu, « Quelques propriétés des champs », *Questions de sociologie*, p. 113-120. Voir aussi Gisèle Sapiro, « Champ », *Politika. Encyclopédie de sciences sociales du politique*, 2017, [<https://www.politika.io/fr/notice/champ>], dernière consultation le 31 octobre 2021.

²⁷ Alain Bon, *Livres français parus en Amérique*, Rio de Janeiro, Institut franco-brésilien, 1944 ; Emmanuelle Loyer, *Paris à New York*.

petit cercle²⁸. Grâce au relais de Victoria Ocampo qui la soutient aussi matériellement, la revue de Caillois reçoit un accueil très favorable dans les milieux intellectuels argentins, tout en parvenant à tisser des liens avec le réseau des exilées françaises. Ces liens passent parfois par des Argentins comme dans le cas de Mme Cuevas de Vera, une aristocrate qui met Caillois en relation avec Maurice-Edgar Coindreau, professeur à Princeton et traducteur de la littérature américaine (Faulkner notamment), pour qu'il obtienne des textes d'écrivaines françaises réfugiées aux États-Unis. Ce dernier lui promet de solliciter André Maurois, Jules Romains et Julien Green qui sont ses amis. *Les Lettres françaises* parviennent à réunir des signatures illustres : Supervielle, Valéry, Malraux, Gide, Denis de Rougemont, André Breton, Saint-John Perse, René Etiemble, Michaux, Jacques Maritain, Aragon, Jules Romains, Marguerite Yourcenar, Paul Eluard, Francis Ponge, auprès de quelques auteurs étrangers comme Ocampo, Gabriela Mistral et Jorge Luis Borges (qu'il introduira en France après la guerre).

Caillois va aussi créer à Buenos Aires un Institut français d'études supérieures qui est une branche de l'École libre des hautes études françaises de New York où il enseigne, ainsi que sa femme et d'autres réfugiées, telle la musicienne du Groupe des Six, Jeanne Batory (ils seront rejoints par l'historien de la littérature Paul Bénichou). L'exil facilite en effet les relations entre artistes, écrivaines et universitaires, qui se tissent moins spontanément dans des configurations d'autonomie relative des champs. L'amitié entre Claude Lévi-Strauss et André Breton en est une illustration. Normalien tout en étant lié aux avant-gardes artistiques (d'abord par le truchement du Grand Jeu, puis par celui du mouvement surréaliste), Caillois a, quant à lui, des dispositions et des ressources qui font de lui un médiateur central entre champs académique et artistique, médiation ayant donné lieu dans les années 1930 à des expériences comme le Collège de sociologie. Bien que son style se soit assagi en exil, il reste en contact avec les deux milieux, ce qui contribue à l'émergence d'un champ intellectuel français en exil, lequel communique avec les opposants en France, formant ainsi un champ transnational. Comme on le voit, l'enjeu politique contribue fortement à unifier le champ transnational, au sein duquel il est retraduit en enjeux intellectuels.

Autre exemple de politisation qui contribue à la formation d'un champ transnational : l'exil des intellectuelles algériennes en France pendant la guerre civile des années 1990. Comme l'a montré Tristan Leperlier²⁹, la poursuite de leur activité intellectuelle en France s'inscrit dans une demande de témoignage de la part de l'édition française qui politise leur production dans la continuité de leur engagement. Ceux qui tentent de maintenir une séparation entre leur œuvre littéraire ou intellectuelle et cet engagement peinent à le faire. Leurs publications ont en retour un effet sur leur champ d'origine, où ils continuent en fait à prendre position à distance, bien que pleinement intégrés dans l'édition française.

L'exil offre souvent un cadre de liberté d'expression à des écrivaines et artistes provenant de pays où règne une censure plus sévère. Cependant, le statut de réfugiée peut restreindre cette liberté. Breton argua de ce facteur pour expliquer son relatif retrait de la sphère d'intervention politique pendant son séjour aux États-Unis. Pourtant, on l'a déjà rappelé, les réseaux intellectuels constitués par les Français en exil étaient fortement politisés. Et la politisation caractérise les situations d'exil et marque les œuvres qui y sont produites, y compris lorsqu'à l'image de Saint-John Perse le poète se réclame de l'art pour l'art. Car l'exil est en soi un thème politique qui interroge l'identité, mais aussi les formes d'exclusion et d'expulsion. C'est ce qu'exprime superbement le poème de Mahmoud Darwich, « La terre nous est étroite » :

²⁸ Odile Felgines, *Roger Caillois*, Paris, Stock, 1994, p. 225-226.

²⁹ Tristan Leperlier, « Un champ littéraire transnational. Le cas des écrivains algériens », *Actes de la recherche en sciences sociales* 224, 2018, p. 12-33 ; *Id.*, *Algérie, les écrivains dans la décennie noire*, Paris, CNRS Éditions, « Culture & Société », 2018.

Désert !
J'ai vu le jour il y a mille ans.
Ils ont ouvert la porte de ma cellule et je me suis écroulé sur le jour.
Ma foulée est courte, blanches blanches sont les distances et la porte est un fleuve.
Pourquoi élève-t-on les prisons au bord du fleuve dans un pays qui se languit de l'eau ?
Ils ont ouvert la porte de ma cellule et je suis sorti.
J'ai trouvé un chemin et je l'ai pris.
Où aller ?

J'ai commencé par dire :
J'enseignerai la marche à ma liberté.
Elle s'est penchée vers moi,
je me suis adossé à elle et je l'ai étayée.
Nous sommes alors tombés sur le vieux marchand d'oranges,
je me suis relevé et j'ai entassé ma liberté sur mon dos,
ainsi que l'on charge les pays sur les chameaux ou les camions,
et j'ai marché.

Sur la place des orangers,
la fatigue m'a gagné et j'ai crié :
Hé la police militaire ! Je n'arrive pas à partir pour Cordoue.
Et au seuil d'une porte, je me suis courbé,
J'ai déposé ma liberté comme un sac de charbon et j'ai couru vers le souterrain.
Le souterrain ressemble-t-il à ma mère et à la tienne ?
Désert Désert. Quelle heure est-il ?
Pas le temps pour le souterrain.
Quelle heure est-il ?
Pas le temps...³⁰

On peut distinguer deux modèles paradigmatiques de la vie en exil, soit l'immersion complète dans la culture d'accueil, soit le repli sur une vie communautaire parmi les exilés. En réalité, la plupart des cas se situent entre ces deux extrêmes, comme en témoigne l'exemple de Hanna Arendt enseignant à la New School tout en fréquentant le cercle des réfugiées allemandes. Mais tous les exilés ne trouvent pas un milieu communautaire organisé – organisation largement facilitée par les réseaux de sauvetage et les structures d'accueil comme les fondations philanthropiques ou les réseaux relationnels. Pour ceux qui en trouvent, cependant, les conséquences de cette insertion sont, comme on l'a vu, variables selon le prestige associé à la culture d'origine.

En outre, le statut de réfugiée qui s'invente dans l'entre-deux-guerres est à la fois un atout par rapport aux autres migrantes et une fragilité par rapport à la communauté d'accueil où la ou le réfugiée demeure un étranger ne bénéficiant pas de conditions égales aux citoyennes du pays. Même les procédures de naturalisation ne suffisent pas à pleinement intégrer les étrangers : par exemple, en France, trois lois votées entre 1933 et 1935 restreignent l'exercice des professions de médecin et d'avocat aux étrangères et aux naturalisées qui doivent attendre dix ans... La durée de l'exil est aussi un paramètre à prendre en compte pour mesurer les chances d'insertion dans le pays et la culture d'accueil. Il faudrait comparer sous ce rapport les intellectuelles et artistes françaises et allemandes réfugiées aux États-Unis, une proportion plus importante de ces derniers y étant restée à la suite d'un exil de plus longue durée (mais cela tient sans doute aussi, pour les universitaires, au fait qu'elles et ils ont été plus nombreux à bénéficier des structures d'accueil mises en place par la Fondation Rockefeller).

Il est difficile bien sûr de « mesurer » la créativité qui peut aussi bien être paralysée, en dépit de conditions favorables, que stimulée par la dépossession et la perte de statut – comme

³⁰ Mahmoud Darwich, « La terre nous est étroite », trad. de l'arabe, in *La Terre nous est étroite et autres poèmes*, Paris, Gallimard « Folio », 2000.

dans le cas de Saint-John Perse (lequel redevient poète après avoir perdu son statut de diplomate), ou dans celui encore plus extrême du sociologue Norbert Elias après son départ d'Allemagne où il n'a pu soutenir la thèse d'habilitation qu'il avait déposée et qui ne sera publiée qu'en 1969. La détermination d'un Elias qui parvient à persévérer dans ses recherches malgré ces rudes conditions offre un exemple édifiant de salut par le travail intellectuel : il passe en 1933 de Suisse en France où, pas très bien accueilli (à part par Alexandre Koyré, un émigré lui aussi), il devient marchand de jouets, obtient une bourse de l'Amsterdam Steun-fonds Foundation, avant de partir en 1935 pour l'Angleterre d'où il espérait gagner les États-Unis (comme il l'écrit à Raymond Aron en 1939). Ne parlant quasiment pas l'anglais, il obtient une bourse d'une organisation de réfugiés juifs puis, grâce à Karl Mannheim, un poste de « special research assistant » financé par la Fondation Rockefeller à la London School of Economics (alors repliée à Cambridge), mais est interné en tant qu'Allemand – donc ennemi – pendant huit mois, au cours desquels il organise des conférences politiques et écrit même une pièce. Dans son livre sur l'accès d'Elias à la reconnaissance, Marc Joly ne dit rien sur son expérience de l'exil, mais il souligne que cette persévérance et la discipline qu'elle requiert tiennent aux dispositions héritées et acquises³¹. C'est d'ailleurs un constat valable pour le travail intellectuel et artistique en général (contrairement à la représentation vocationnelle de « l'inspiration »).

Cependant, l'insertion dans des réseaux intellectuels ou artistiques est, on le voit dans la plupart des cas cités – qui sont les plus connus car ceux qui ont précisément surmonté les conditions de l'exil et réussi à créer dans ce cadre –, un facteur certainement stimulant, par le principe d'émulation comme par les opportunités qu'il ouvre : le réseau des intellectuelles allemandes que fréquentait Elias croyait beaucoup en sa valeur ; et il appartenait à deux autres réseaux, un réseau « francfortois » de la psychologie londonienne (S. H. Foulkes et Ilse Seglow, une de ses anciennes étudiantes), et un réseau universitaire et para-universitaire de gauche via la Workers Educational Association qui œuvrait à l'éducation des travailleurs (Elias enseignera pendant dix ans la psychologie sociale à des adultes avant d'obtenir une position académique à part entière à Leicester). Le cas d'Elias illustre un cas de déconnexion du champ d'origine et d'insertion progressive dans le champ d'accueil, même si son livre *Studien über die Deutschen*, paru à titre posthume, témoigne que non seulement il a continué à écrire dans sa langue, l'allemand, mais qu'il n'a pas cessé de s'interroger sur les conditions socio-historiques qui l'ont conduit à devoir s'exiler de son pays natal. Et ce d'autant moins que l'exercice de la violence de masse par le Troisième Reich infirmait sa thèse sur le « procès de civilisation » et la pacification des rapports sociaux qui l'aurait accompagné.

Comme Elias, beaucoup d'émigrées allemandes qui avaient trouvé des postes aux États-Unis y sont restées. Ce fut beaucoup moins le cas des Français, l'exil ayant été de plus courte durée (mais ce n'est sans doute pas la seule raison ; nombre d'exilées juives n'ont pas voulu revenir dans leur pays d'origine, qui les avait exclues de la communauté nationale). Parmi celles et ceux qui rentrent dans leur pays, si les circonstances le leur permettent et si elles ou ils le souhaitent, les intellectuelles et artistes sont, de manière générale, sans doute plus en mesure que les autres catégories sociales de reconvertir leur expérience à l'étranger. Ce fut le cas de la plupart des écrivaines et artistes françaises réfugiées à l'étranger pendant la guerre, des principales figures de l'École de Francfort, et des exilées argentines pendant la dictature militaire de 1976 à 1983, qui ont été réintégrées dans le champ académique à leur retour³². Mais cette réintégration n'a rien d'automatique : « Tout le monde s'est bien arrangé sans nous, et les places sont, ou occupées, ou visées par de petits personnages solidement accrochés dans les rouages », écrit Lévi-Strauss à Jakobson le 19 janvier 1945, peu après son retour en France,

³¹ Marc Joly, *Devenir Norbert Elias. Histoire croisée d'un processus de reconnaissance scientifique : la réception française*, Paris, Fayard, 2012.

³² Analía Gerbaudo, *La Institucionalización de las letras en la universidad argentina (1945-2010)*. [CED-INTEL/UNL. FHUC, 2014, 978-987-692-032-2. halshs-01659638], dernière consultation le 31 octobre 2021.

expliquant à son ami le résultat fort incertain des entretiens qu'il a eus avec des intermédiaires pour sonder les possibilités de retour du linguiste à Prague ou en Norvège³³. Lévi-Strauss lui-même n'obtient pas le poste qu'il brigue à la succession de Paul Rivet, directeur du Musée de l'homme. Il est nommé conseiller culturel à New York, ce qui lui permet de rester près de ses sources (les collections des « Americanas » de la New York Public Library), tout en faisant fructifier, tant au niveau personnel que collectif, le capital social international accumulé pendant son exil.

Qu'elles ou ils rentrent dans leur pays ou non, nombreux·ses sont les anciennes exilées à jouer un tel rôle d'intermédiaire entre la culture d'origine et la culture d'accueil, voire plus largement de médiateurs entre cultures, et donc à contribuer à l'internationalisation des champs intellectuels. Par exemple, Roger Caillois n'ayant pas eu l'affectation qu'il souhaitait à Buenos Aires (le service des relations culturelles du Quai d'Orsay voulait l'envoyer à Rio), il trouve un poste à l'UNESCO et devient le responsable du programme de traduction des « œuvres représentatives » qui est alors mis en place. Parallèlement, il lance la collection « La Croix du Sud » chez Gallimard, avec comme premier titre en 1951 *Fictions* de Borges – publication qui révèle Borges sur la scène internationale³⁴ –, devenant grâce aux réseaux tissés à Buenos Aires un importateur cardinal de la littérature sud-américaine en France.

Conclusion

Ces éléments de réflexion visaient à mettre en place des paramètres en vue d'une sociologie historique comparée des situations d'exil dans le monde intellectuel ainsi que de leurs conséquences sur la poursuite de l'activité créatrice et sur la formation de réseaux, voire de champs transnationaux : les rapports de force inégaux entre les cultures d'origine et les cultures d'accueil, qui peuvent varier selon les disciplines ou activités, et l'existence de réseaux organisés ou informels ainsi que de structures d'accueil, se combinent aux propriétés sociales (âge, genre, « race ») et aux ressources individuelles et collectives (linguistiques, culturelles, économique et sociales) pour déterminer les chances d'insertion et de poursuite de l'activité en exil.

Ces variables permettent d'interroger à nouveaux frais la question de la créativité dans ces conditions : si comme le soulignait Bourdieu, les textes circulent sans leur contexte, ce qui donne lieu à des appropriations multiples liées aux enjeux du champ d'accueil, la migration des personnes favorise les rencontres entre deux espaces des possibles, celui du champ d'origine et celui du champ d'accueil, et parfois entre champs disciplinaires (comme dans le cas de Lévi-Strauss et Jakobson), posant la question de la reconversion des capitaux (généralement indexée au capital symbolique dont jouit la culture d'origine sur la scène internationale, à l'instar des cultures française et allemande dans la première moitié du XX^e siècle), mais aussi des formes d'échange et de transfert plus ou moins innovantes que ces rencontres permettent (ou pas). De même, elles invitent à revisiter la problématique des conditions et formes de l'engagement intellectuel³⁵, ainsi que celle de la formation de champs intellectuels transnationaux, dans laquelle les exilées jouent souvent un rôle primordial³⁶.

³³ Claude Lévi-Strauss, Roman Jakobson, *Correspondance 1942-1982*, Paris, Seuil, 2018, p. 60.

³⁴ Gisèle Sapiro, « The Role of publishers in the making of World Literature: the case of Gallimard », *Letteratura e Letterature* 11, 2017, p. 81-94.

³⁵ Frédérique Matonti, Gisèle Sapiro, « L'engagement des intellectuels : nouvelles perspectives », *Actes de la recherche en sciences sociales* 176-177, 2009, p. 4-7.

³⁶ Sapiro, Leperlier, Brahimi, « Qu'est-ce qu'un champ intellectuel transnational ? », p. 4-11 ; voir aussi, sur le cas des écrivains algériens ayant émigré en France pendant la décennie noire : Leperlier, *Algérie, Les écrivains dans la décennie noire*.

Cette amorce de réflexion vise aussi à rappeler qu'il faut prendre en compte les facteurs évoqués pour réfléchir aux conditions d'accueil des réfugiées aujourd'hui et leur offrir un cadre favorable à l'expression de leur créativité, surtout lorsqu'elles ou ils ne viennent pas de cultures dominantes, lorsque leur maîtrise des langues autres que l'anglais est limitée, et lorsqu'elles ou ils ne disposent pas de réseaux préétablis. On peut espérer que l'hybridation culturelle, si elle trouve un cadre propice pour s'épanouir, contribue au renouvellement des arts et de la recherche en Europe. Mais il faut garder à l'esprit la juste critique qu'Edward Saïd a émise à l'égard de cette idée de l'enrichissement apporté par les migrantes, comme une autre forme d'aveuglement aux difficultés qu'elles ou ils ont à surmonter.